

au travers des champs, et va demander au lieutenant sa gourde d'eau-de-vie.

— Rien de nouveau... ? interroge ce dernier.

— Rien d'intéressant pour vous...

— En tout cas, nous montons à cheval dans dix minutes, le préfet arrive au train... A ce soir !..

— Peut-être !.. répond Jacques.

— Comment, peut-être... ?

— Vous savez, des journées pareilles... on sait la façon dont elles commencent, mais...

— Parfaitement !.. je comprends..

Et les deux hommes se serrèrent la main.

Il est alors 3 heures de l'après-midi.

Depuis leur déjeuner, près de deux mille ouvriers, massés autour des usines, et mal contenus par un escadron de cuirassiers, attendent l'arrivée du Comité de la grève, chargé de porter à MM. Nathan et Harmmster l'ultimatum suprême.

Un soleil de feu tombe droit sur les têtes, exaltées déjà par des libations d'absinthe, pour lesquelles le Comité a ouvert dans tous les cabarets un crédit illimité. On a tant bu, que les vêtements d'un certain nombre de meneurs sont comme imprégnés d'alcool, et il plane sur cette foule une sorte d'odeur grisante ; d'elles-mêmes, les bouches ricanent, éruentent l'insulte ; la révolte est dans chaque regard...

Jacques, tout en causant à l'écart avec un cavalier, examine l'ensemble de la situation : tous ses hommes de Fumeçon et de la Neigerie sont là, ayant comme signe muet, mais distinctif, un épi de blé passé au chapeau ; ils occupent à peu près le front entier de la foule, en arrière des soldats ; ils gardent bien leur consigne, et sont évidemment prêts à diminuer les distances, et à se porter au premier coup de sifflet sur un point déterminé. Dans la foule, Jacques ne voit presque aucun natif du Val d'Api, partout des figures étrangères : Belges venus pour la moisson, et qui ne gardent de l'honnête peuple de Belgique que le nom plus ou moins authentique, traîniers de grandes routes, trimardeurs déguenillés en rupture d'asile de nuit, ivrognes célèbres dans le pays ; et, de place en place, d'autres figures intelligentes, celles des meneurs de Paris, détachés par le Comité international des grèves, et qui constituent la cervelle factice de cette foule.

Comme la délégation s'attarde chez Soupot et se fait trop attendre, probablement avec l'intention d'énerver les esprits et de mieux les préparer à un coup de folie, les meneurs entonnent des chants de grève aux phrases courtes et suggestives, apprises en quelques instants, et répétées en chœur par des milliers de poitrines. Et, tout de suite, l'effet de ces couplets brutaux est effrayant.

Tous les bourgeois, on les pendra ! !..

Tous les patrons, on les crèvera ! !

Vive le son

Du canon ! !

Dans les groupes, il se produit déjà de petites bagarres, foyers restreints d'émeute qui ne de-

mandent qu'à se rejoindre pour jaillir tout à l'heure en incendie terrible.

Les chevaux des cuirassiers, impatientés ou châtouilleux, ruent par-ci par-là ; une femme en cheveux, à la toilette criarde, se fait marcher sur les pieds par le percheron d'un cavalier, et pousse des cris affreux, entrecoupés d'insultes sans nom, fleurs immondes d'égout auxquelles la foule applaudit. On croirait entendre des injures vomies par l'enfer. Mais surtout, devant les soldats excités, exaspérés, et qui ont les yeux fixés sur ceux de leurs officiers, en une muette mais ardente expression de demande, des hommes passent comme les jours précédents, montrant le poing et s'enhardissant à toutes les provocations : il y a de grands ouvriers dégingandés, rebuts de toutes les usines, et de tout petits jeunes gens à lunettes, à grosses cannes, qui hurlent des défis à un mètre des soldats... Les mains des cuirassiers tourmentent la poignée de leurs longs sabres... ce serait si simple de faire taire ces braillards ! A la fin, leur patience est à bout ; depuis quatre jours ils sont à cheval, dorment à la belle étoile, mangent quand ils peuvent... Six de leurs camarades ont été, hier et aujourd'hui, frappés d'insolation... S'il faut encore se laisser couvrir de boue par des gamins ou par des sans-patrie !.. Et des regards haineux se croisent et brillent, comme peut-être brilleront tout à l'heure les éclairs des épées...

— .. A bas l'armée ! !.. hurlent les meneurs...
A bas les esclaves ! !.. Mort aux prétoriens ! !..
Mort aux suppôts du capital !.. Descends de ton cheval... eh ! lieutenant !..

L'armée se tait, dans un silence menaçant : seuls les chevaux, qui ressentent l'énervement de leurs cavaliers, avancent et écument, comme si, d'eux-mêmes, ils voulaient charger.

Heureusement, la délégation fait un instant diversion : elle apparaît là-bas, le long du grand mur gris tout incendié de soleil ; elle est grave comme une ambassade, et se compose de six individus à l'air hypocrite et glabre ; on dirait de vieux loups allant plaider pour des agneaux absents.

De sa place, Jacques la regarde, une colère montant dans sa poitrine d'homme :

— ... Oh ! quel pauvre enfant, le peuple ! !.. croire à ces sinistres farceurs, donner son mandat à ces étrangers dont la figure même sue le mensonge ! !.. Il n'y a donc pas à l'usine dix ouvriers intelligents et honnêtes pour traiter directement leurs affaires avec les patrons ?.. Quelle comédie !..

La délégation sonne à la porte de l'usine, et attend, prétentieuse, dans l'intervalle libre que les soldats ont dégagé devant l'habitation des Harmmster. Un moment, on peut croire que cette porte va rester toujours ainsi fermée ; de la foule monte déjà un murmure terrible, une sorte de poussée haineuse ; des groupes se glissent et pénètrent comme des coins entre les croupes serrées des chevaux, quand, timidement, la grille s'entr'ouvre. Enfin ! !.. Et la délégation entre, aux applaudissements ironiques de deux mille ouvriers.